

matchdocument

Avec son épouse, Elham, et ses enfants Tasha, Giorgio et Sandro, le soir de l'inauguration de sa fondation d'art contemporain.



Liban

Après le double attentat du sud de Beyrouth, le pays du cèdre semble revivre les pires heures de la guerre civile. Mais un homme continue de croire à l'avenir. Magnat de la mode et du luxe, Tony Salamé bâtit même des musées d'art contemporain. Rencontre avec un optimiste de choc.

Le **TONY SALAMÉ** contre le chaos

PAR MONIQUE YOUNÈS

matchdocument

C'est en moins de trente ans qu'il a monté cet empire nommé Aïshti (je t'aime en japonais) : une quarantaine de boutiques, un millier d'employés, 158 millions d'euros de chiffre d'affaires. En moins de quinze ans, il a constitué une des plus importantes collections d'art contemporain : 2 000 œuvres signées de 145 artistes dont les plus cotés du moment.

Les Libanais, qui ont l'expérience d'une guerre de quinze ans, de 1975 à 1989, ponctuée d'attentats et de massacres, savent que, malgré tout, on continue. On continue d'aller au travail, à l'école, on continue de jouer avec les enfants. On continue d'acheter. De vendre. Tony Salamé est un commerçant. Son père, son grand-père aussi et il a ça dans le sang : acheter, revendre, faire du profit pour acheter plus encore. A 47 ans, il continue, avec ce don qui est le secret de sa réussite et qu'il semble perfectionner de jour en jour : la vitesse.

En moins de trois ans il a fait bâtir par l'architecte britannique David Adjaye ce bâtiment de cinq étages, au rouge atypique, baptisé Aïshti by the Sea (je t'aime au bord de la mer, en nipponglais), pour la bagatelle de 141 millions d'euros. A la fois grand magasin de luxe – trois étages de boutiques – et fondation d'art contemporain, restaurant gastronomique et promenade, spa et librairie, gageure et nécessité, il n'a pas lésiné sur le symbole : ce temple du luxe et des arts est situé à Jal El-Dib, petite commune de la banlieue nord de Beyrouth, à deux pas de sa première boutique, ouverte il y a vingt-cinq ans.

Dans un pays menacé par toutes les calamités, intérieures et extérieures, cela relève de la provocation, de la folie ou du coup de génie. Certes, notre homme n'en est pas à son premier pari, mais avec celui-ci, c'est la faillite ou le banco. S'il perd, le bâtiment de la Fondation Aïshti ne sera qu'une coquille vide ; s'il gagne, ce n'est pas seulement le marché du luxe qu'il tiendra dans sa main, mais le monde de l'art qu'il aura conquis.

Tony Salamé, je l'ai connu à la fin de la guerre du Liban, quand, habitant Beyrouth, j'ai enfin pu m'offrir un vêtement de marque avec une vraie étiquette italienne. Dans sa petite boutique de Jal El-Dib, les griffes nous faisaient rêver ! J'ai vu ce jean Rocco Barocco avec son liseré d'or, je me suis jetée dessus. Le nom me fait sourire aujourd'hui, tant il apparaît démodé. Mais, pour moi et pour tous les jeunes de mon âge, après quinze années de guerre, ce label était le comble du chic. La paix avait un nom, celui des marques italiennes, françaises ou américaines qu'il nous était enfin possible de porter.

Quand je dis que j'ai connu Tony Salamé à cette époque, c'est exagéré : j'ai connu son existence. Vingt-cinq ans plus tard, je dois faire un effort pour ne pas me laisser subjugué. D'emblée, j'observe la rapidité du bonhomme. Nous déjeunons en moins d'une demi-heure dans son restaurant le People, au cinquième étage de son magasin du centre-ville. En moins d'un



Sa femme, Elham, est aussi sa collaboratrice.

Ici sur le chantier en voie de finition, en septembre dernier.

quart d'heure nous visitons le chantier de son nouveau mall conçu par la star Zaha Hadid, qui ouvrira dans trois ans. Et, comme un bolide, nous traversons la ruche en construction d'Aïshti by the Sea, à Jal El-Dib. Nous sommes en août, l'inauguration de ce bâtiment coincé entre l'autoroute et la mer est prévue pour fin octobre, ce qui me semble alors impossible. « J'ai toujours tenu mes délais. J'aime bien, même, être un peu en avance. Quand l'entrepreneur m'a dit qu'on pouvait être prêts en janvier 2016, je lui ai dit : "D'accord, on ouvrira en octobre 2015." » Il a ouvert le 25 octobre 2015, après avoir mobilisé près de

1 300 personnes dans les derniers jours.

Rapide et hypermnésique, Tony Salamé maîtrise absolument tout, de la pose des dalles de marbre dans les boutiques à la protection des œuvres d'art, en passant par les plantations de palmiers au bord de la mer. Il se souvient des noms des menuisiers, maçons, électriciens auxquels il donne lui-même des ordres, des encouragements, sans se priver de quelques engueulades qui mettent le turbo. En trotinant derrière lui avec mes précieux escarpins, je me demande où il va chercher sa fougue.

Il tient à m'inviter chez lui, dans la montagne, pour ne pas rater le coucher du soleil. A bord de sa Porsche Cayenne, il fonce, slalome, prend les raccourcis par les chemins de terre : « J'ai calculé qu'en passant par là je gagnais trois minutes. » Trois minutes, pour Salamé, c'est l'éternité. La voiture laisse derrière elle un méchant nuage de poussière avant de retrouver l'asphalte. Pas le temps d'avoir peur. Entre deux virages et trois coups de Klaxon, on perce à jour le moteur de cette hyperactivité : « Quand j'ai posé la première pierre du chantier en 2012, je n'imaginais pas que la région allait vivre cette barbarie. Je suis effaré en voyant à la télévision ces fous de Daech décapiter des otages et raser des pans entiers de notre civilisation. J'ai peur. Pas pour les 2 000 œuvres d'art de ma collection mais pour le Liban. Pour cet équilibre précaire qu'on arrive encore, tant bien que mal, à maintenir. Je cauchemarde tous les jours entre 2 heures et 5 heures du matin, mais quand le soleil se lève, je redeviens optimiste et la vie continue. Bien qu'on n'ait pas de président depuis plus d'un an, que 1,5 million de réfugiés syriens se retrouvent dans les camps, que les poubelles ne soient plus ramassées depuis le 17 juillet... Quoi encore ? » La corruption ? hasardé-je.

« Ce qui est compliqué, c'est de savoir à qui donner le bak-chich permettant d'atteindre celui qu'on doit corrompre et qui sera capable, peut-être, de faire avancer les choses. »

A l'entendre, la corruption serait le meilleur antidote aux perversions de la bureaucratie. Autre mal qui ronge le Liban. « Il a fallu batailler dur pour obtenir le permis de construire de ce bâtiment hors normes. Il n'y avait pas de main-d'œuvre

qualifiée pour réaliser la complexité de sa structure. J'ai fait appel à des entreprises étrangères pour monter les façades, concevoir les boutiques, accrocher les œuvres les plus délicates. Je ne compte plus le nombre de fois où les 1300 ouvriers libanais et syriens ont détruit, par manque d'expérience, ce que les 200 ouvriers italiens ou allemands venaient de terminer ! » Et pourquoi cette Fondation ? « J'ai acheté beaucoup d'œuvres. J'aurais très bien pu placer cette collection en sécurité dans des entrepôts à Genève. Mais ça n'aurait pas eu de sens. Le vrai défi est d'avoir toute la collection ici, au Liban. De la partager avec mes compatriotes. C'est un moyen de résister, de prouver que je crois en l'avenir du Liban. » Tony Salamé et moi avons le même âge, nous parlons de la même chose quand nous prononçons le mot « guerre ». Lorsqu'elle éclate en 1975, il a 7 ans, il habite à Fanar, un village chrétien au nord de Beyrouth, un peu à l'écart des conflits qui ravagent la capitale. Bien qu'il n'ait jamais été directement touché par la guerre, il n'a qu'une envie, comme nous tous : y échapper. Partir. En 1984, il a le bac en poche et ses parents l'envoient à Marseille pour suivre des études de dentiste. Trop lent pour lui, les études. Il rentre au Liban, sapé comme un milord, et s'inscrit en faculté de droit. Les étudiants le complimentent sur sa chemise, son pull, et il les leur vend ! C'est comme ça qu'il commence en affaires. Il se met à voyager en Italie, son pays de cœur, pour rapporter des habits griffés Rocco Barocco, Genny ou Romeo Gigli, qu'il stocke dans un entrepôt de fortune à Zalka et revend à une clientèle avide.

En 1989, le général Aoun entame une « guerre de libération ». D'abord contre l'armée syrienne basée au Liban, puis contre son rival chrétien, Samir Geagea. On n'en peut plus. L'économie est à plat. Le moral à zéro. Les jeunes chrétiens quittent le pays en masse. Salamé raisonne à contre-courant : il continue son commerce, rachetant les commandes italiennes annulées par les grandes enseignes libanaises, et ouvre, avec son

UNE SUCCESS STORY Ses débuts en 1990, dans sa première boutique de Jal El-Dib exposée aux attentats (à dr.). En bas à g., étudiant à Marseille (au centre); à dr. son premier voyage en Italie.



LES JALOUX S'ÉTRANGLENT, LES RUMEURS FONT DE LUI UN TRAFIQUANT

père, un entrepôt à Jal El-Dib. Il vend tout ce qu'il a acheté au nez et à la barbe de ceux qui sont désormais ses concurrents. Le succès est tel que, un an plus tard, il ouvre sa boutique, Aïshti. Il a 22 ans.

« Depuis tout petit, il est d'une ténacité redoutable », confie son père, Georges Salamé, figure locale, ancien maire de la commune de Fanar. « A 14 ans, il soudoyait son grand-père avec un verre d'arak pour pouvoir faire le tour du quartier, seul au volant de notre voiture ! Il obtenait tout ce qu'il voulait. Il me suivait partout, connaissait tout le monde et toutes mes affaires. Il apprenait à une vitesse incroyable ! » Tony est tenace, charmeur, et il a l'œil. « Quand il partait en vacances en Italie, poursuit son père, il ramenait toujours des habits en cadeau à toute la famille. Et tout était parfaitement à notre taille. »

L'homme d'affaires sait flairer l'air du temps, achète les marques branchées, juste ce qu'il faut de décalé, et commence à s'agrandir. Après la boutique de Jal El-Dib, il en ouvre une à Beyrouth-Est, une autre à Beyrouth-Ouest, une quatrième à Zahlé, dans la Bekaa. Et quand Saddam Hussein envahit le Koweït en 1990, il joue son coup de poker. Il achète au rabais et à crédit toutes les commandes koweïtiennes abandonnées pour cause de guerre. C'est le jackpot. Il rembourse ses

dettes, gagne la confiance de ses créanciers, le voilà lancé. Avec l'appui des banques, il investit. Commence à rafler des franchises. Gucci est la première. Je me souviens de Libanais stupéfaits : comment peut-on gagner autant d'argent en si peu de temps ? Sa réussite fait des envieux. En 2001, il inaugure son premier concept store dans le centre-ville fraîchement restauré. Le champagne coule à flots. C'est un soir de gala comme on sait les organiser. Le Tout-Beyrouth est là. Même Rafic Hariri, Premier ministre contesté, s'est déplacé. Devant une centaine d'invités, le politique lui lance : « J'ai restauré le centre-ville, tu y as amené la vie. » Les jaloux s'étranglent. On se met à critiquer Salamé autant que le Premier ministre. Les rumeurs font de lui

un trafiquant de devises, et de son commerce, une machine à blanchir l'argent sale de la mafia italienne. « Un jour, me raconte Antoine Abou Dib, son avocat, la douane arrête un certain Tony Salamé à l'aéroport avec 5 kilos d'héroïne dans ses bagages. On le met en prison et Beyrouth ne bruisse que de cette grande nouvelle : le fondateur d'Aïshti est un trafiquant de drogue, ça explique tout. Tony était à l'étranger à ce moment-là, je lui conseille de rentrer au plus vite pour mettre fin à cette rumeur. J'organise une fête où j'invite des journalistes, des hommes d'affaires de tous les bords, et Tony est là, simplement. Tout le monde constate qu'il n'est pas en prison, qu'il n'a rien à voir avec l'autre Tony Salamé. N'empêche que, le lendemain, je rencontre une des personnes que j'avais invitée qui m'affirme que Tony ne sortira pas sitôt de prison : « Il en a pour vingt ans », me dit-il. A partir de là, avec Tony, on a renoncé à s'occuper des rumeurs, on ne prend plus la peine de démentir. »

(Suite page 170)

matchdocument

Le secret bancaire, institué en 1956, a certes contribué à la fortune du Liban mais aussi à sa mauvaise réputation. Il sera bientôt aboli. Quant au statut de paradis fiscal, il a évidemment aidé à la reconstruction... Parmi ses 4 millions d'habitants, les disparités sont énormes. Si les smicards n'arrivent pas à louer un appartement avec leurs 480 euros mensuels – sans parler du million et demi de réfugiés syriens –, les riches ne lésinent pas sur la déco spectaculaire de leurs innombrables résidences, ni sur leurs voitures, changées tous les ans, leur garde-robe, ou le Botox à la moindre ridule. Cette petite société de privilégiés vit en vase clos et s'invite sans cesse. Impensable de se montrer deux fois de suite dans la même tenue. Le commerce du luxe est florissant. A cela, il faut ajouter les touristes du Golfe. « Les princesses saoudiennes exigeaient la fermeture de la boutique, me dit une vendeuse du centre-ville de Beyrouth. Elles essayaient tous les modèles et se faisaient livrer à leur hôtel la moitié de la collection.

Aujourd'hui, elles viennent moins, mais nous avons les bourgeoises syriennes qui ont fui Damas. » « Il y a aussi des Jordaniennes qui n'aiment pas être vues dans leur pays en train de faire du shopping », raconte la directrice d'une boutique de luxe

Quand Tony Salamé débute sa collection d'art, il le fait au même rythme que le reste : vite, très vite. Il commence par les Italiens de l'arte povera : Piero Manzoni, Michelangelo Pistoletto et le plus célèbre de tous, Giuseppe Penone, dont il est devenu l'ami. Il achète des blockbusters comme Urs Fischer ou Gerhard Richter, des vedettes comme Julian Schnabel ou Daniel Buren et de plus jeunes artistes comme Seth Price, Sterling Ruby ou Pamela Rosenkranz. Cette dernière, au fastueux vernissage d'Aishti by the Sea, raconte : « En 2012, j'avais ma première exposition personnelle à New York à la galerie Miguel Abreu. Tony est arrivé et a dit : "Je prends tout." Mon



En famille
au ski à
Fagra, au
Liban.

CELLE QUI LUI AURA RÉSISTÉ LE PLUS LONGTEMPS, C'EST SA FEMME!

galeriste lui a répliqué : "François Pinault vient de passer, il m'a dit qu'il voulait réfléchir." Tony insistait. Miguel ne lui a pas tout vendu, mais il a quand même pris beaucoup de pièces. »

En art comme dans le business, Salamé ne change pas de méthode : il ne lâche jamais. Les fournisseurs milanais l'avaient baptisé « le marteau ». Les galeristes, plus polis, se contentent de dire qu'il est redoutable, à l'instar de Catherine Bastide qui résume : « Il a l'œil, comprend vite, achète tôt, beaucoup et négocie comme personne. » Il ne nous laisse pas beaucoup de marge, se plaignent les galeristes. A voir Perrotin, Ropac, Hetzler, Jopling, Kurimanzutto si réjouis à la soirée d'ouverture, on se dit qu'ils ne sont pas seulement là pour le mezza gastronomique.

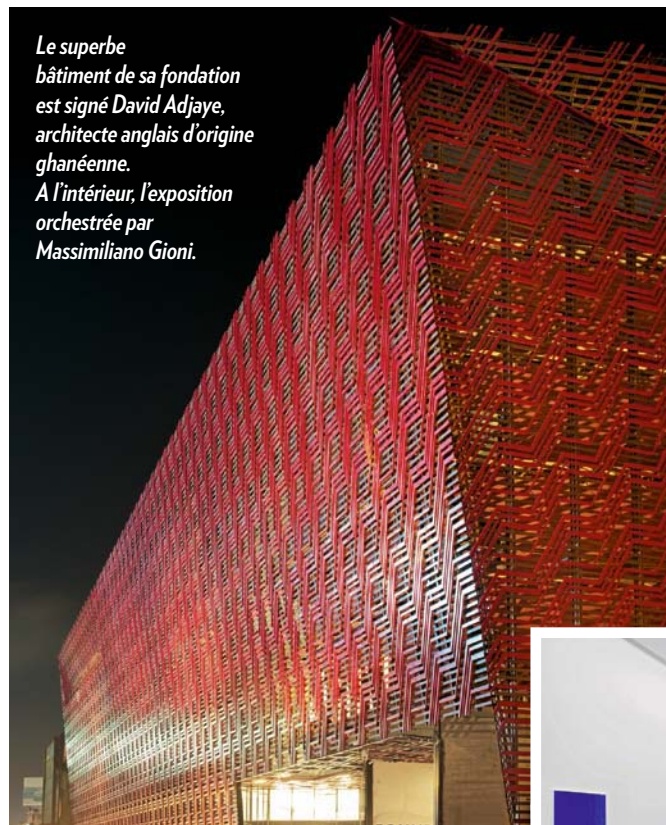
Son pouvoir de séduction, Salamé l'utilise aussi avec les artistes. Pour les convaincre de lui vendre des œuvres, il devient leur ami. « Chaque fois que Penone me vendait une sculpture, il me disait : "Si une bombe l'endommage un jour, est-ce que je peux la récupérer pour la restaurer ?" – Mais ça n'arrivera pas, Giuseppe, ça n'arrivera pas. » Inch'Allah !

Celle qui aura résisté le plus longtemps à Tony Salamé, c'est la belle Elham, aperçue dans une salle de gym en 1998. Pour le futur magnat du luxe, elle devient une obsession. Il se renseigne sur elle, découvre qu'elle est en charge de la publicité sur la chaîne libanaise MTV. Il la veut, il l'aura. Il lui commande des films publicitaires pour ses boutiques, exige qu'elle s'en occupe personnellement. Envois quotidiens de bouquets, coups de fil incessants finissent par avoir raison de cette jeune femme qui rompt une relation de dix ans et accepte le mariage. L'affaire aura pris plusieurs semaines, un record ! Depuis, Elham Salamé est devenue la mère de ses quatre enfants, mais aussi sa muse. C'est ensemble qu'ils ont imaginé Aishti by the Sea dans ce Liban qui ne compte qu'un seul musée national et peu de galeries d'art contemporain. En fait, toutes les initiatives muséales ou éducatives sont privées. Et pour cause : le budget arts plastiques du ministère de la Culture s'élève à 4,7 millions d'euros, une misère !

N'empêche... Durant ces trois jours de bombance autour d'Aishti by the Sea, Salamé aura réussi à mettre le Liban au centre du monde de l'art. On se serait cru à la Biennale de Venise. C'est Buren qui a le mot de la fin : « Il faut encourager ceux qui, comme lui, ont cette énergie. Il y croit et n'a pas peur. »

Il est d'ailleurs question pour l'artiste d'installer une œuvre dans la piscine du tycoon. Lequel pourra alors se vanter de nager littéralement dans l'art. ■

Monique Younés



Le superbe
bâtiment de sa fondation
est signé David Adjaye,
architecte anglais d'origine
ghanéenne.
A l'intérieur, l'exposition
orchestrée par
Massimiliano Gioni.

